

**Henry
Torrès**

**ACCUSÉS
HORS SÉRIE**

Avant-propos de J. KESSEL



**Droits de traduction, reproduction, adaptation théâtrale
ou cinématographique réservés pour tous pays.**

© 1957, Librairie Gallimard.

*A MARCELLE WORMSER,
pour sa vocation à l'humain.*

AVANT-PROPOS

La guerre de 1914 venait de s'achever. Les vainqueurs négociaient le Traité de Versailles. Dans le même temps commençait en vérité le nouveau siècle.

Il était en retard, sans doute, sur la chronologie que les hommes ont établie pour leurs commodités. Mais les cycles du temps historique n'ont que faire de ces numérations. Et comment ne pas voir aujourd'hui que le XIX^e siècle s'est prolongé au delà du terme convenu avec toutes ses structures, ses lois, ses mœurs et ses morales ? Il a fallu pour le dissoudre que le sang de millions de soldats abreuvât les entrailles de la terre. Il a fallu la fin de trois empires, la naissance de dix états et la grande révolution russe.

Alors, la France des petits rentiers, des comédies de boulevard, des fiacres trottinants, de l'alliance avec les tzars, la France que reflétaient encore avec fidélité les romans de Paul Bourget et de Zola, et même ceux de Flaubert et de Balzac, s'est trouvée tout à coup devant un monde où plus rien n'était pareil à ce qu'elle avait connu et où, —

dans les soubresauts de la monnaie, les stridences de la musique nègre, le chant des ondes hertziennes, le grondement des moteurs d'avions et les cris de révolte, — elle ne se reconnaissait plus elle-même.

Un changement si profond donnait le vertige. Mais ce vertige, qui, pour les générations anciennes, tenait de l'effroi, enivrait les jeunes hommes au cœur aventureux. Le vide les attirait. Il n'y avait plus pour eux de frein, d'obstacles, d'idoles. Tout semblait permis, promis à leur espérance. Ils venaient des tranchées, ils venaient de la mort. Et devant eux — cette immense arène débarrassée, déblayée...

Ils entendaient bien la remplir de leur présence, de leur violence, de leurs ambitions, de leurs rêves.

Dans cette cohorte avide et généreuse, riche seulement de talent et de courage, comptait Henry Torrès. Comme pour les autres, on ne connaissait alors ni son nom, ni ses traits.

Trois ans plus tard, ce nom retentissait dans les prétoires et les foules. Ce visage apparaissait dans tous les journaux. Torrès était un avocat célèbre, un tribun prestigieux. Et le rayonnement de sa jeune gloire allait s'étendre sans cesse, gagner de pays en pays.



Une réussite aussi soudaine et aussi durable à la fois, ne devait rien à la naissance, à l'intrigue, à la protection, ni même à la chance. Elle était inscrite, pour ainsi dire, dans la personne d'Henry Torrès. Les moyens physiques, les dons de l'esprit, son tempérament et son caractère, tout l'annonçait,

tout l'imposait. Elle faisait chez Torrès comme partie de la chair, de la moelle.

Il y avait d'abord une faculté presque inhumaine de résister à la fatigue, vint-elle du plaisir ou du travail. Torrès pouvait passer des nuits entières à jouer, à boire, à manger, à discuter sans frein, ou — pour rattraper le temps perdu — les consacrer furieusement à l'étude et reprendre les tâches du jour qui suivait ces heures blanches avec la même joie, le même élan, le même appétit de vivre. On eût dit que l'excès en tout lui servait d'ordre et de régime bienfaisants.

La vitesse et l'ampleur de l'intelligence étaient à la mesure de cette vigueur corporelle : une mémoire étonnante; l'aptitude à saisir, sur l'instant, dans leurs détails et leur synthèse, les problèmes les plus difficiles et les plus divers; un dévorant intérêt pour tous les aspects de la société et de l'homme; une lecture immense; une érudition spontanée; les rigueurs de la logique; les réflexes de l'instinct; l'allégresse de l'imagination.

A toutes ces ressources, il faut ajouter une bravoure comme on en rencontre peu, la générosité la plus rare, la plus chaleureuse, et une éloquence tellement naturelle que les génies de la parole semblent s'être penchés sur ce destin.

Enfin, pour traduire et répandre les tumultes de son époque et de son cœur, pour défendre les causes les plus lamentables et les plus nobles, pour multiplier le cri de l'indignation et la plainte de la pitié : la voix d'Henry Torrès. Incomparable. Inépuisable.

Elle ne connaît pas la fatigue ni même l'altération. Pendant des heures et des heures, elle porte,

jusqu'aux derniers rangs de salles immenses, ses profondeurs d'orgue, ses résonances d'airain, son grondement mélodique de torrent. Selon les besoins, selon l'inspiration, elle éclate à la façon d'un orgue ou prend une merveilleuse douceur virile. On peut malaisément faire sentir sa qualité, son pouvoir à ceux qui ne l'ont pas entendue. Elle est une force en elle-même, une faculté indépendante, une manière d'élément, un sortilège sonore. Même quand on n'est pas d'accord avec le propos, on est d'accord avec la voix.



Torrès termina ses études en 1913. Puis, aux amphithéâtres de la Faculté de Droit, aux agréments du Quartier Latin succéda une vieille caserne d'infanterie... Quelques mois plus tard, la grande épreuve de 1914 commençait pour ce jeune soldat comme pour des millions d'autres.

Ces années de souffrances et de massacres, cette vie précaire de tanière et de boue, écrasée d'obus, arrosée de gaz, coupée d'assauts où les combattants enterrés devaient jaillir du parapet avec un sentiment de nudité atroce contre la grêle d'acier, ont été un long enfer.

Mais à celui qui avait le don du courage et de l'amitié, cette misère même donnait le moyen de la transfigurer. Celui qui avait le sens du dépouillement dans toute son exigence et toute sa vérité, celui-là, par un contact incessant qui mêlait une solidarité presque animale aux plus difficiles vertus humaines, recevait sur ses prochains et sur soi-même, d'inoubliables leçons. Je ne connais personne

qui put mieux que Torrès, avec sa puissance de générosité et de tendresse, cueillir les fruits sacrés de ces terribles champs.

Et voilà qu'au milieu des bombardements, des patrouilles, des relèves et des assauts, le jeune sergent Torrès est appelé à exercer ou plutôt à découvrir son métier d'avocat.

Les conseils de guerre fonctionnaient avec la régularité implacable des autres rouages de la guerre. En temps d'hostilités, la loi militaire redouble de rigueur. La faiblesse devient crime et la peine de mort châtement banal. Face au mécanisme sans merci et aux officiers qui l'incarnent, Henry Torrès est le défenseur. Il l'est d'un mouvement aussi naturel que son souffle. L'essentiel n'est point que ses études, à peine achevées lorsqu'il prit les armes, lui en donnent le moyen légal. Mais tout son cœur est avec ceux qu'on juge. Il partage leur vie, il appartient à leur troupeau. Il connaît l'effroyable épreuve à laquelle l'ennui et la boue, le tonnerre du canon, le sifflement de la mitraille soumettent le soldat. Il sait combien l'instant de panique est excusable pour des nerfs trop fragiles et combien peuvent être irrésistibles, pour un sang trop chaud, le geste de l'insubordination, l'insulte au supérieur. Il n'a que haute pitié, compréhension profonde, amitié pour les hommes dont il est le seul recours, la seule voix — et quelle voix !

Ainsi, à l'âge où, d'habitude, un jeune avocat doit se contenter des plus humbles affaires en correctionnelle — et bien heureux encore de les avoir — c'est de plaider pour le destin entier de ses camarades, c'est de les arracher au poteau d'exécution qu'il est donné à Torrès. Granges glaciales, écoles

désaffectées, tels sont les prétoires. Le canon gronde au loin. Les juges sont en uniforme. Le défenseur porte son vêtement de combat. L'accusé aussi. Et aussi les gardes, baïonnette au bout du fusil. Pas de public. La tragédie montre son masque le plus nu.

C'est la manière dont Henry Torrès a débuté dans sa profession. Par sa nature, certes, il était voué à percevoir, affluant sous la vie quotidienne, le drame et la pathétique misère de la condition humaine et à montrer sa tristesse sanglante ou sa poétique réverbération dans le débat le plus trivial. Mais l'arène où il apparut tout d'abord, lui a ouvert ce pouvoir au seuil même de la vie qu'il allait modeler.



Trente éclats de shrapnells enfoncés à travers tout le corps envoyèrent Torrès à l'hôpital. Il en sortit avec la médaille militaire et une réforme complète pour tout viatique. Sa carrière commençait.

Les étapes qu'elle suivit et le retentissement de son action professionnelle, on peut en juger par les souvenirs qu'il a réunis sous cette couverture. Mais un seul aspect, un seul cadre sont insuffisants à peindre ou même à situer Henry Torrès. Avocat sans doute — et entre les plus grands, les plus inspirés qu'ait connus le barreau de génération en génération — mais aussi meneur de foules, journaliste, critique dramatique, homme politique, homme de société, homme des nuits blanches toutes nourries par lui de discussions passionnées, de récits admirables, d'amitié sans mesure.

Se borner à une forme d'activité — toute vaste et dévorante qu'elle fût — c'était pour lui se condamner au carcan, à l'étau. Sa personnalité, sa combativité, son besoin d'indépendance étaient partout à l'étroit. Il faisait sauter les gonds, les calculs, les conventions, les disciplines. Que cette attitude desservît ses intérêts, peu importe. Torrès avançait dans l'existence, grondant, riant, moquant, bravant, clamant ce qu'il ne fallait pas dire et toujours prêt à aider qui lui plaisait jusqu'à la limite de ses ressources, de son crédit et de sa propre sécurité. Il est difficile de concevoir un pareil feu, une pareille frénésie à vivre. Gens de la pègre, bourgeois, anarchistes, politiciens, ouvriers, grands patrons, intellectuels, puissants de ce monde, Torrès allait des uns aux autres avec la même aisance, la même avidité de connaître, la même générosité d'esprit. Les sentiments qui l'accueillaient étaient toujours extrêmes. A son égard, l'indifférence, la demi-mesure, la demi-teinte devenaient impossibles. Son comportement, sa nature n'inspiraient que deux réflexes : l'amitié ou la haine — et les plus exaltés. Mais aimé, craint ou détesté, il apportait avec lui l'ardeur, la passion, le courage, la vie tumultueuse.

Pour moi, quand je le rencontrai, j'ai su dès le premier instant que j'étais son ami et pour toujours. Il y a de cela trente ans.

Pourtant — et je tiens à ce qu'on me croie — ce n'est pas dans la tendre lumière de l'affection que je regarde ici Henry Torrès. Le métier d'écrivain et le temps enseignent à considérer les êtres que l'on aime le plus et le mieux comme s'ils étaient extérieurs à la sensibilité de celui qui les contemple, comme s'ils devenaient les personnages

d'un roman ou d'une enquête. C'est avec cette impartialité singulière que je me souviens...



La salle de la Cour d'assises est pleine jusqu'aux derniers recoins. La cause que Torrès va plaider, est-ce un crime d'argent, d'amour, de passion politique ? Peu importe. Le meurtre a bouleversé l'opinion; le nom du défenseur la fascine. De tous les points de la triste enceinte, les yeux sont rivés à l'avocat. Il vient de se lever de son banc. Sous la noire ampleur de la robe, se dessine le volume du corps, sa puissance, sa masse. Sur cet espèce de socle, le visage se détache avec un extraordinaire relief. La matière en est dense et profonde, violemment modelée. Deux commissures, tracées comme au burin, cernent et définissent la bouche si expressive que la parole semble s'y dessiner avant d'en jaillir. Le regard brille avec l'intensité du feu. Etrange braise sombre.

Le regard embrasse d'un seul coup la salle surpeuplée, la mesure, la jauge, l'absorbe, s'en détache. Le silence y est entier, un silence pareil à celui qui accompagne le lever du rideau sur un spectacle annoncé depuis longtemps, attendu avec fièvre. Et c'est bien pour un drame majeur, donné une seule fois, que la foule est venue. Et Torrès est là, comme un acteur, comme un athlète illustre qui remet en jeu, à chaque occasion, son talent et sa gloire. Mais lui, il a déjà oublié le silence qui le guette. Pour lui comptent seulement l'homme placé entre deux gardes derrière ses épaules massives, et les douze hommes auxquels il fait face et qui vont, en leur

âme et conscience, décider. Torrès sait que cette « âme et conscience », il lui appartient, et à lui seul, de l'éclairer, la former, l'emporter.

Il se recueille. On le dirait absent de tout ce qui l'entoure. Soudain, il fonce. L'épaule gauche portée en avant, le torse profond suit comme un bloc, dans un mouvement d'attaque. Sur la figure où, un instant plus tôt, la concentration sculptait brutalement chaque trait comme sur un masque, tout s'anime et frémit : le menton impérieux, le front raviné, les muscles épais des joues et des mâchoires, les sourcils lourds, les larges lèvres éloquentes. Et la voix de Torrès retentit comme un gong de bataille.

Elle résonnera inépuisable, inaltérable, tout le temps nécessaire — des heures et, s'il le faut, une journée, une nuit. Et, jusqu'au terme de la plaidoirie, jusqu'à son dernier éclat cuivré, la foule gardera le silence d'envoûtement par lequel fut accueilli l'exorde. L'art seul n'eût point suffi à l'obtenir ni qu'il fût de cette qualité. Sans doute Torrès a pour armes toutes les ressources de l'avocat et de l'orateur. La langue est superbe. L'argument qui joue tour à tour du droit, de la logique, du lyrisme, porte, avec autant de force, sur la raison et sur la sensibilité. Mais l'élément essentiel, décisif est que Torrès, par une merveilleuse faculté d'imagination et de communion créatrice, s'identifie, s'incarne au drame qu'il entreprend de faire absoudre. Quand, parlant de l'être qu'il défend, il crie « nous », il ne s'agit pas d'une figure de rhétorique. Comme les grands peintres ou les grands écrivains, il est lui-même celui ou celle qu'il décrit. Et, comme chez les grands peintres et les grands écrivains, la vie sordide, pitoyable et terrible dont il retrace les

traits se transfigure peu à peu et, pour hideux ou monstrueux que puisse être son crime, il s'explique, s'éclaire, rejoint la condition humaine et trouve son excuse.

Et lorsque, enfin, la grande voix, dans un même mouvement, prie et ordonne d'acquitter, elle ne connaît presque jamais le refus.



En écoutant Henry Torrès, j'ai souvent pensé — et je ne suis pas le seul — que si son expérience et ses dons avaient été marqués d'un autre signe, il eût été, à coup sûr, le grand romancier social que notre siècle n'a pas eu. Il a de Balzac, la carrure et la puissance, la rapidité de travail. Et sa chaleur humaine, et sa pénétration. Et la mémoire prodigieuse des visages, des caractères, des lieux et des décors. Comme le géant du Père Goriot et des Illusions Perdues, il a de tous les milieux, de toutes les classes, de tous les métiers, une connaissance que je n'ai rencontrée chez personne. Et personne autant que lui ne porte en son souvenir tout un fourmillement de créatures, tout un monde organisé, avec ses provinces, sa généalogie, ses familles, ses monstres, ses victimes, ses épaves, ses héros.

C'est dans la conversation de Torrès et dans les récits qu'il sème à tout propos, que se montre surtout ce pouvoir. Ses plus belles plaidoiries avaient leur but même pour limite. Mais quand, à une table d'amis, Torrès tout à coup reconstruit un fait divers, se rappelle un anarchiste espagnol, ou une empoisonneuse, ou un tueur corse, ou une maison tragique, ou un tabellion véreux de petite ville, ou

un ministre failli, ou un fanatique, ou un conseil de guerre, alors les murs tombent qui nous enfermaient. Alors, autour de nous, s'effacent les visages. Alors, devant nos yeux, une histoire étonnante prend forme et pousse en tous sens ses ramifications. Les personnages essentiels sont là, si près de nous qu'on croit les voir et les toucher avec leurs misères, leurs grandeurs, leurs travers et leurs tics mêmes, entourés de leurs proches, de leurs comparses. Tous aussi vrais, présents. Enveloppés dans leur cité, leur quartier, leur clan, leur foi. Et l'histoire se développe, s'articule dans le détail et sa simultanéité, tableau par tableau, chapitre par chapitre, pour aller jusqu'à son terme sans défaillance, comme, de sa source, un fleuve à son delta.

La verve, la compassion, l'intelligence, l'émotion, le trait juste, la poésie se succèdent et se mêlent dans un récit qui devient le livre des hommes de ce temps. En vérité, c'est la nouvelle Comédie Humaine.



Il est vain de se demander pourquoi un homme obéit à un génie ou à un démon intérieur plutôt qu'à un autre. Ceux du verbe ont inspiré Torrès, et ceux aussi de l'action, de l'impatience, de la fureur de vivre.

Je l'ai vu, au sortir de nuits exténuantes, tandis que je m'écroulais chez lui sur un divan, entamer avec frénésie une écrasante journée de labeur et je l'ai vu, le soir de ce même jour, recommencer joyeux, éclatant, une nouvelle nuit blanche. Je l'ai vu, sur les champs de course, attendre l'arrivée d'un

cheval avec autant d'angoisse et d'exaltation que si tout son destin en dépendait.

Dans ses campagnes électorales, je l'ai vu remuer les foules les plus rudes, affronter les cohortes communistes, les nervis de Doriot. Et il était à la fois tribun et chef de bande.

Je l'ai vu en compagnie des terreurs du milicu et des préfets de police, des bookmakers et des magnats de la presse, des grands écrivains et des hommes d'Etat. Et, que ce fût Anatole de Monzie, André Tardieu ou le gros Albert, il avait d'eux la même curiosité avide, frémissante, généreuse.

Avec quelle attention, quelle naïveté, qui tenaient de l'enfance la plus claire, ce grand conteur écoutait un autre conteur merveilleux : Panaït Istrati, le sublime vagabond d'Orient.

Et avec quelle tendresse de frère aîné, il conseillait, guidait et aidait cet homme aux récits étoilés, perdu dans notre société, dans notre siècle.

Pourtant, le souvenir le plus émouvant que j'ai de Torrès, ce n'est pas à Paris qu'il est situé mais à New York. Dans cette ville, en 1943, après avoir échappé de justesse aux gibets de Franco¹, après avoir été expulsé du Brésil pour avoir tonné contre le despotisme du haut d'une chaire universitaire que lui avait offert le dictateur Vargas, Torrès dirigeait le journal France-Amérique. Très mince, très pauvre journal d'émigrés. Et Torrès lui-même n'était que l'un d'eux. Il ne parlait pas l'anglais. Il n'avait pas d'argent. Une chambre d'hôtel lui servait de domicile. Pour sa nourriture, il fréquentait de préférence les petits bistrotts italiens pas chers. Le local

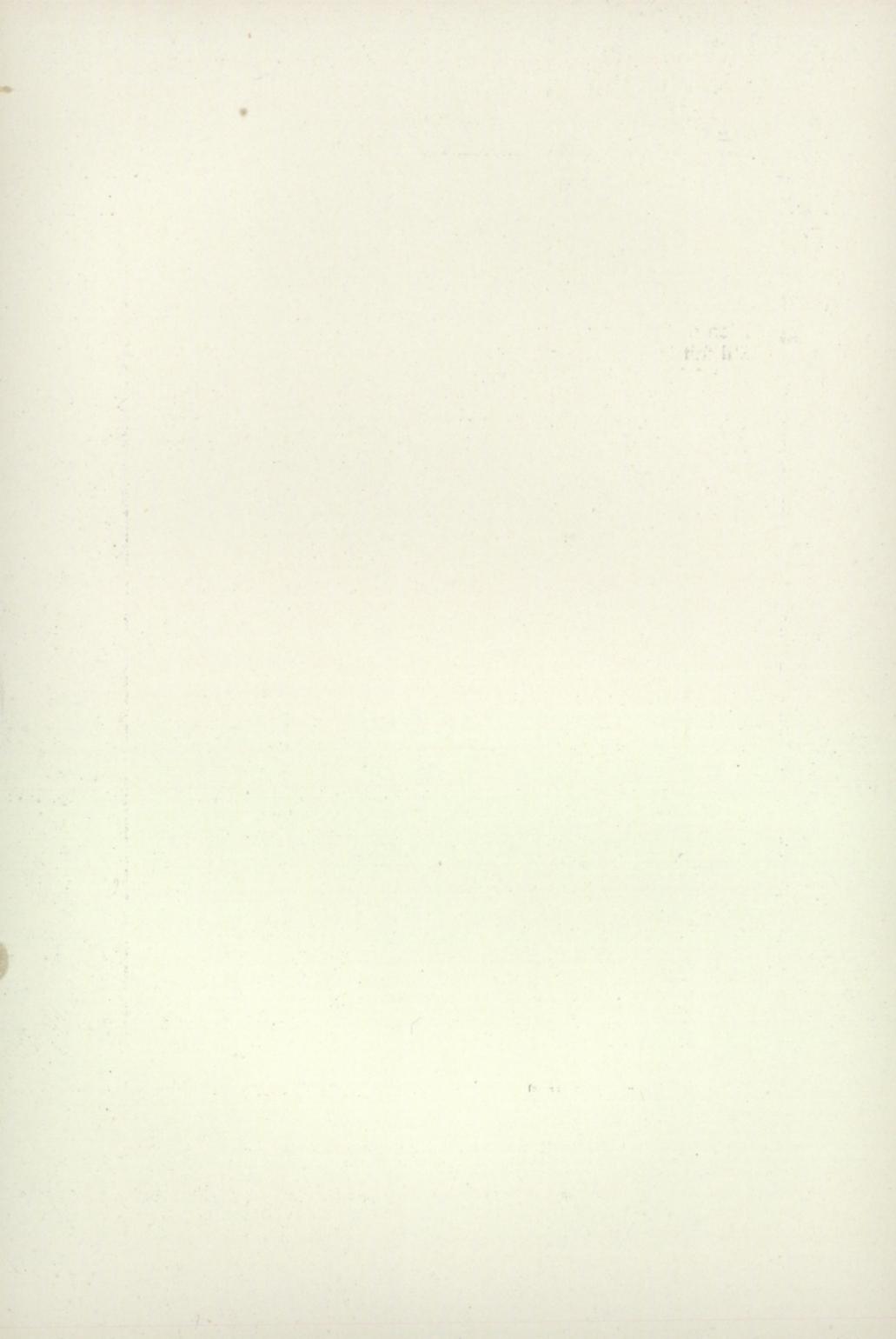
1. « On ne peut concevoir une juste cause sans qu'il y soit associé », avait écrit Anatole France au sujet de Torrès.

de la rédaction était réduit à deux pièces assez misérables. Et Torrès rédigeait le journal presque entièrement : l'éditorial, les nouvelles de l'étranger, la dernière heure, les faits divers. Mais le travail ne l'a jamais effrayé, la pauvreté non plus. Ce à quoi il tenait le plus au monde, c'était de défendre la personne et l'action du général de Gaulle qu'il admirait avec toute la ferveur de son âme passionnée. Il lui était possible de le faire. Libre et gai comme un étudiant, il était heureux.



Tout cela fait que, après cinquante ans ou presque (il a commencé très tôt) d'une vie frénétique, portant encore dans les poumons quelques-uns des trente éclats d'obus dont il fut blessé durant la guerre de 1914, ayant tout éprouvé et tout exprimé, connu les vanités et les grandeurs, approché les hommes à tous les degrés de la hiérarchie sociale, ayant aimé, souffert, haï, combattu avec démesure et guère plus riche aujourd'hui qu'au début de sa carrière, Torrès garde intactes sa voix légendaire, sa force au labeur, sa résistance à la fatigue, son audace et ses indignations, et ses colères et sa puissance d'amitié. Il accomplit chaque jour un exploit très rare en ce monde : il reste fidèle à lui-même.

JOSEPH KESSEL





Henry Torrès

ACCUSÉS HORS SÉRIE

Rien n'est courant dans la vie d'Henry Torrès.

S'il fait la guerre, en 1914, c'est pour en sortir avec vingt-sept éclats d'obus. S'il devient avocat, c'est pour plaider immédiatement les plus grands procès politiques. S'il écrit des pièces de théâtre, elles font courir Paris (comme « Le procès de Mary Dugan »). Enfin, s'il fait des conférences, les salles éclatent sous sa voix puissante.

« Accusés hors série » est le récit, mené à bride abattue, de cette existence hors série. C'est aussi une petite histoire de l'Europe depuis trente ans, puisque, hélas, tout y a commencé et tout y a fini par des procès. Parmi les clients d'Henry Torrès, nous voyons défiler les assassins ou les victimes politiques, la mystérieuse Madame Hanau, des artistes, des escrocs, des princes, des Français, des Russes ou des Allemands.

Une fois seulement nous retrouvons Henry Torrès dans le rôle d'accusé : c'était en Amérique, pendant la guerre, alors qu'il avait « diffamé » un réfugié allemand qui lui paraissait suspect. Après des débats grandioses, la Cour de Justice le condamna à six cents de dommages et intérêts, que le président du jury vint lui offrir immédiatement, en tant qu'ancien combattant de 1914-1918. Henry Torrès est actuellement sénateur de la Seine, membre de la commission des Affaires Étrangères du Conseil de la République et vice-président de la Haute Cour de Justice. S'il a abandonné son cabinet d'avocat pour se consacrer aux affaires publiques, on entend encore sa voix cuivrée lors d'interventions retentissantes ou bien quand il donne une conférence. Mais Henry Torrès possède également un registre plus discret : celui du narrateur. Personne ne raconte comme lui une histoire.

C'est pourquoi « Accusés hors série » est un livre passionné comme une plaidoirie et spirituel comme un dîner parisien.

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

790 fr. B. C. + T. L.